

DOMINGO CISNEROS



LA COYOTA

TRADUIT PAR ANTOINETTE DE ROBIEN

MÉMOIRE



D'ENCRIER

**ET LES PAPILLONS!
AH, COMME
DANS UN RÊVE.
LE DÉLICE D'ÊTRE
MANGÉ PAR EUX.
UNE EXPÉRIENCE
INOUBLIABLE.**

MÉMOIRE 
D'ENCRICR

1260, RUE BÉLANGER – BUREAU 201
MONTRÉAL, QUÉBEC H2S 1H9
INFO@MEMOIREENCRICR.COM
MEMOIREENCRICR.COM

**LA COYOTA
ET AUTRES NOUVELLES**

DU MÊME AUTEUR

La guerre des fleurs - Codex Ferus (anthologie)
Montréal, Mémoire d'encrier, 2016

Le bestiaire laurentien (contes)
L'Annonciation, Les Précambriens, 1995

Femmes résistantes, passeurs clandestins, travailleurs sylvicoles, enquêteurs autochtones, robots jardiniers... peuplent cet univers où les plus humbles survivent en marge des régions rurales. De la forêt boréale au désert du Mexique, *La Coyota* dit les voix oubliées de l'Amérique. Selon Domingo Cisneros, *La Coyota* ouvre un sentier improbable entre la Matawinie, région forestière méconnue, et son pendant montagneux au nord du Mexique: « Voyage miroir d'une extrémité à l'autre du continent, de la forêt au désert – les deux habitats où j'ai vécu toute ma vie. »

Écrivain et artiste, **DOMINGO CISNEROS** est métis du nord mexicain (tepehuane). Il est né en 1942 à Monterrey, Nuevo León. Arrivé au Québec en 1968, il a enseigné au Collège Manitou, vécu dans les Hautes-Laurentides avant de s'éloigner en Matawinie où il vit depuis vingt-cinq ans.

DOMINGO CISNEROS

**LA COYOTA
ET AUTRES NOUVELLES**

TRADUIT DE
L'ESPAGNOL (MEXIQUE) PAR

ANTOINETTE DE ROBIEN



Si l'on devait tirer un fil entre les nouvelles qui constituent ce recueil, on s'apercevrait qu'il ne tient qu'à un souffle, celui d'un *Norteño* – homme du Nord – qui, fuyant son pays d'origine, a connu le déracinement, l'exil politique puis l'ancrage en *Terra incognita*. Cette nouvelle nordicité, dont il a souligné la similitude, tout migrant qu'il était, l'a fait s'élancer à l'autre bout du continent en croyant pouvoir en revenir. Désormais familier avec ces contrées boréales, Domingo Cisneros, Mexicain d'origine tepehuane de la Sierra Madre, s'est retrouvé largué en plein hiver à Montréal, un 28 décembre 1968 – l'année de tous les bouleversements. Avec 14 \$ en poche et une soif d'absolu féroce, il est entré de plain-pied dans une blancheur immense qui l'a ébloui.

Cinquante ans plus tard, l'aventurier voyageur, qui n'a jamais cessé d'écrire depuis ses 14 ans lorsqu'il remporta le 2^e prix du concours de nouvelles policières du *Ellery Queen Mystery Magazine*, a remis cent fois son ouvrage sur le métier. Artiste engagé, pionnier de l'art écologique, porte-parole des Premières Nations du Québec et du Canada pendant plusieurs décennies après avoir dirigé le département Arts et Communications du Collège Manitou

(La Macaza, 1974-1976), celui qui se définit comme un « guerrier culturel » a déposé les armes, mais non sa plume. C'est elle qui le guide à contre-courant « à l'endroit des rêves », souvent prémonitoires, en territoire inconnu dans les méandres de son imaginaire. Vingt-cinq ans passés en forêt dans les Hautes-Laurentides puis, après la foudre tombée du ciel et l'incendie dévastateur qui anéantit sa maison et son œuvre, vingt-cinq autres années à vivre à l'écart, en quasi-ermite, dans les montagnes en Matawinie.

Deux environnements sauvages constituent donc l'espace primordial de ces nouvelles : la forêt boréale, le désert mexicain. Aux antipodes l'un de l'autre, ces habitats forment la ligne d'horizon de son regard d'écrivain, le relief en creux de sa mélancolie, lucide et fraternelle. Neuf ans après la parution de *La Guerre des Fleurs/Codex Ferus* (Mémoire d'Encrier, 2016), on aurait pu intituler *Chant Cardenche* le présent recueil, en hommage au murmure rauque de La Laguna, une région de l'État de Durango, non loin d'où provient Cisneros. *Cardenche* : un chant traditionnel a capella, si triste et douloureux qu'il reste incrusté dans le cœur, comme l'épine du cactus du même nom qu'on ne parvient pas à arracher. Mais cela aurait été une appropriation culturelle que Cisneros n'ose commettre ici, ce titre ne correspondant pas aux rares nouvelles écrites dans l'épicentre du chaos des grandes métropoles. Il a donc fallu l'oublier, pour rendre plutôt hommage aux femmes solitaires qui, telle La Coyota dans le désert aveuglant, guident les lecteurs comme des survivants assoiffés.

Ici, on s'enfoncera d'abord au cœur de l'arrière-pays matawinien, méconnu en littérature, au-delà de Sainte-Émélie-de-L'Énergie, de Saint-Zénon, de Saint-Michel-des-Saints et de la réserve Atikamekw de Manawan, là où fiction et réalité s'entrelacent. On atteindra l'Abitibi-Témiscamingue. Toponymie et cartographie attirent l'œil sur des lieux et des personnages marginaux, tour à tour vrais, méprisés, vivants ou morts, à qui certains récits sont secrètement dédiés. L'on verra apparaître des migrants égarés, parachutés dans ces contrées isolées et qui, tout comme Cisneros, se reconnaîtront en leurs semblables Atikamekws, lointains cousins aux origines communes. Le Mexique qui entre à petits pas dans les régions rurales du Québec, en remontant le courant autochtone, voilà le bouleversement socioculturel le plus marquant de ces récits. En prêtant sa voix aux plus humbles, aux travailleurs sylvicoles, Cisneros donne à voir un aspect du Québec qu'on côtoie rarement. Enfin, on glissera dans une autre réalité, plus fantastique et futuriste, qui nous entraînera de retour aux sources du désert. Mur de Trump, robotisation, narcotrafiants, débordement des frontières, éclatement des consciences : l'appartenance continentale est plus puissante que le fractionnement géographique et politique.

Reste à mentionner que ces nouvelles n'ont jamais été publiées dans leur langue originale. Les lire en français est donc une primeur atypique ; les traduire, un élan vital pour partager une langue incandescente. Une attention particulière a été portée au phrasé cadencé de Cisneros,

à son style rupestre méconnu, typique de l'espagnol parlé dans la Sierra de Durango, réputé pour être le plus pur castillan des Amériques malgré ses nombreux emprunts aux langues des nations Acaxee, Tarahumara, Yaqui, Cora et Huichol.

— Antoinette de Robien

AU PIED D'UN ARBRE

*En hommage au chant
cardenche du même nom*

Quand les premières chaleurs sont arrivées, mon corps a commencé à se décomposer. Durant l'hiver, alors que j'étais recouvert de neige et de glace, le même loup m'a rendu visite deux fois.

La première fois, il a ouvert mon estomac, a très bien mangé puis m'a enterré de nouveau. À la deuxième visite, il a commencé par le nez et les oreilles, puis il est descendu jusqu'au cou. C'était une louve, elle paraissait enceinte – cela m'a rempli de fierté et de satisfaction. Entre chaque bouchée, elle me léchait avec amour et respect. Mais un jour, elle n'est plus revenue alors que j'attendais sa troisième visite.

Avec le dégel sont arrivés les oiseaux et les insectes. Et à l'intérieur, les vers. Les corbeaux étaient les plus drôles et les plus astucieux car, en plus de me manger, ils ont pris goût aux vers et aux insectes. Tout ce remue-ménage, à l'extérieur comme à l'intérieur de moi, a provoqué chez moi bien des sourires et, en même temps, de l'intérêt, car j'ai toujours été curieux.

J'avais bien choisi l'emplacement, longtemps auparavant. C'était une grande prairie qui s'inclinait en pente.

Couché sur le dos, je pouvais contempler les montagnes verdoyantes au loin. La nuit, le firmament occupait tout, comme s'il était juste au-dessus. L'endroit exact se situait sous une épinette que j'appelais le Grand Père, car il était très âgé. Très fort et très beau. Chaque année, il me donnait des aiguilles, des cônes et des bourgeons, ce qui me ravissait. Ainsi, mourir à ses pieds était un privilège.

Je l'avais choisi comme symbole d'une passerelle entre ici et l'au-delà. Allongé confortablement sous son magnifique ramage, enveloppé de son parfum exquis, au moment exact de mon dernier souffle, paf ! Je verrais mon âme s'élèverait vers la cime du Grand Père et, de là, transformée en vapeur, elle se dissiperait comme le pollen dans le vent. Désormais, elle serait partout, diluée dans l'air, invisible, respirée par tout ce qui vit.

Ma vie a été simple, et longue. Rien que la forêt. Je n'en suis jamais sorti. Je n'aime pas vivre dans les villages, ni le long des routes qui y mènent, ni sur les terres agricoles. Toujours la forêt.

J'ai détesté les inopportuns, le bruit, les moteurs. Je n'ai jamais accepté d'aller à l'hôpital. Je me suis toujours guéri moi-même. Je n'ai pas voulu quitter ma forêt dans les montagnes. Les enfants se sont moqués de moi. Ils m'ont appelé l'Anachorète, le Fou de la Colline, l'Ermite. D'autres m'ont accusé d'être un sorcier. Ou de vivre en solitaire pour cacher un passé criminel. Ou d'être un narco. Ils racontaient que je faisais pousser des champignons et des herbes hallucinogènes.

Au fil des ans, les choses ont changé. Les aînés sont morts, les enfants ont vieilli, les jeunes sont partis en ville et un nouveau style de personnes est arrivé, elles étaient curieuses et différentes. Elles m'ont bien traité. Elles disaient que j'étais un chaman. Elles voulaient apprendre de moi. Même si, au début, c'était bien gentil, rapidement, c'est devenu un cauchemar, car elles fichaient en l'air ma solitude. Je me suis senti envahi, dépossédé. Cela m'a fait très peur. C'est pourquoi j'ai décidé de m'enfoncer plus loin dans la forêt. Le travail a été colossal. Recommencer un nouvel habitat, sans être repéré depuis le ciel ni facilement accessible par voie terrestre ou par la rivière.

Cet endroit, c'est ici. Le Grand Père abrite le peu qui reste de moi. Déjà, un ours s'est chargé de mes fesses et de mes cuisses; les coyotes, de mes bras et de mes jambes. Plus tard, ce sont les jours de pluie et de vent qui m'ont nettoyé. Et les papillons! Ah, comme dans un rêve. Le délice d'être mangé par eux. Une expérience inoubliable.

Ensuite, voici que je suis maintenant devenu ossements. Un original errant écrase, par accident, mon crâne. C'est à cet instant précis que j'ai commencé à penser à Maria, mon unique amour. La seule femme que j'ai connue en tant que femme. Avec elle, j'ai perdu ma virginité à l'âge de soixante ans. Quelle expérience inoubliable. Un moment d'enchantement. Le plus radieux de ma triste vie. Mais ça n'a pas duré longtemps. Maria n'a pas pu supporter la solitude. Pourtant, ici même, là où je suis étendu, elle s'est retrouvée tant de fois à mes côtés, en dessous, par-dessus, sur le flanc.

La journée est belle, chaude et ensoleillée. Alors j'en profite. Je sors de ma cabane en m'appuyant sur deux bâtons, avec le peu d'énergie qui me reste, et je me dirige, en boitant, vers le Grand Père.

Ici, les pieds tournés vers le coucher du soleil, je m'allonge pour attendre la Mort, qui s'est avérée être une Dame très imposante, mais pleine d'humour. Comme Maria. C'est pour cela que, depuis le début, nous nous sommes bien entendus. Jusqu'à présent.

Me voici heureux. Enfin, je ne suis plus moi. Je suis tous, pour toujours.

À L'ENDROIT DES RÊVES

C'était au mois d'octobre et j'étais en train de pêcher la truite grise au lac du Castor Aveugle, dont les deux ruisseaux descendent vers le lac par des eaux peu profondes et calmes, là où les truites viennent par milliers, prêtes à pondre leurs œufs chaque année à la même date. À l'aide d'un harpon court avec une pointe en trident, j'ai rempli mon canot en moins d'une demi-heure.

J'étais arrivé au coucher du soleil, un peu d'avance et, comme j'avais besoin de pisser, je suis allé au bord de la petite plage où je campais toujours après la récolte des poissons. De tous côtés, il y avait du bois à ramasser – des branches de pin, des bouleaux, des érables. C'est ainsi que, rapidement, j'ai allumé un feu, près de rochers, en hauteur. Lorsqu'il a fait nuit complètement, le ciel s'est couvert d'étoiles. En un rien de temps, j'ai rempli le canot avec des truites, je suis revenu vers la plage et me suis mis à les vider au bord de l'eau, en les nettoyant soigneusement. Ensuite, je suis parti chercher quelques branches de cèdre pour les recouvrir, afin qu'elles passent la nuit à l'abri.

Comme j'avais pagayé plus de la moitié de la journée et que je m'étais dépêché de pêcher, je me suis endormi

tôt, à côté du feu de camp, sur un matelas de branches de sapin et recouvert de la même façon, sans me déshabiller. Pareil que les truites, ai-je pensé! J'ai ri, un peu. Un loup m'a réveillé, qui plongeait pour attraper un poisson. Il a chahuté dans l'eau mais il en est ressorti triomphant, une truite dans la gueule, ruisselant, joyeux. Puis il a disparu dans la forêt dense.

J'ai rêvé qu'au lieu d'être allongé comme ça, en train de dormir avec des branches en dessous et par-dessus moi, je m'étais fabriqué un abri avec de jeunes érables plantés en cercle autour d'un feu entouré de roches. Douze perches se rejoignaient en leur sommet, formant une couronne de racines d'épinettes. La partie extérieure de l'abri était recouverte de bottes de quenouilles couchées, de l'épaisseur d'un bras, attachées à la structure. Par-dessus, une pâte constituée de feuilles écrasées au mortier par coups et frottements. Sur la partie du bas, jusqu'à hauteur de la neige, un autre revêtement de matière sèche, principalement de l'écorce de cèdre, bien triturée et mélangée avec des résines et du charbon broyé, appliquée à chaud. Le tout recouvert d'un ramage de cèdre. Touchant le sol: les plus grosses branches, face vers le bas, puis les moyennes, et les plus petites par-dessus, laissant libre l'ouverture de la couronne pour faire sortir la fumée. À l'intérieur, les piliers en érable et le mur de quenouilles couchées étaient enduits d'une pâte de soie et de filaments d'asclépiades obtenue par ébullition, avec de la saponaire et de la gomme de sapin baumier. Ensuite, en guise de revêtement final, le tout était placardé d'écorce de bouleau.

Je me suis réveillé, très inquiet. D'où diable venait ce rêve? Je suis resté perplexe. Car en y réfléchissant bien, ce rêve était plausible; en premier lieu, parce que tous ces matériaux sont les plus répandus qui soient dans ces forêts. C'est aussi la saison où les plantes donnent leur soie ou leur coton. S'ajoute à cela le fait qu'un tel abri, bien isolé et imperméable, serait très confortable à habiter, et ce, en toutes saisons. Facile à fabriquer. Très simple. Bref, un palais de commodités, parfumé et chaleureux.

Mais revenons-en aux truites. Ainsi donc, comme chaque année, je ramassais assez de bois pour préparer un lit de braises et les tiges nécessaires pour construire une tonnelle pour le séchage. C'est là que je déposais les poissons. Pendant que je les faisais tourner ou que j'avivais les braises, je continuais de rêver à mon projet. Sans blague, il était réalisable. Alors, quand je reviendrai, je raconterai mon rêve. Nous aurons tous moins froid. Grâce à lui, nous vivrons plus agréablement.

Au coucher du soleil, les truites étaient prêtes. Je les ai emballées dans de l'écorce de bouleau et des fougères, et les ai alignées, bien couvertes, le canot par-dessus. Puis j'ai attrapé quelques braises avec des pointes fourchues de jeune érable, et les ai dispersées tout autour du canot pour effrayer toutes les sortes de curieux. Enfin, je suis allé dormir dans mon coin. Et voici la chose étrange qui m'est arrivée.

J'ai rêvé à nouveau de quelque chose qui m'était étranger. Cette fois, à l'intérieur du rêve, j'étais en train de dormir au même endroit, lorsqu'un bruit d'eau m'a réveillé. C'était l'éclaboussure de quelqu'un qui tire son canot hors de l'eau.

Je me suis redressé un peu pour mieux voir. Une femme ! Que diable faisait-elle ici ? Qui était-elle ? Elle s'est approchée de moi, en souriant comme une lune sous la pluie. Sans plus tarder, elle s'est assise à côté des braises qu'elle a commencé à attiser, en les fixant. Moi, j'étais interloqué – en vérité, presque effrayé. Elle me regardait comme si elle me transperçait, mais son regard n'était pas froid, plutôt le contraire. Ensuite, elle a commencé à parler, à voix basse et lentement. Mais je ne comprenais rien. Je ne savais pas quelle langue elle parlait. Ce n'était ni de l'atikamekw ni de l'anishnabe. De l'innu ? Non, pas davantage.

Une fois le feu réanimé, j'ai mieux vu son visage. Je suis resté bouche bée. Ses yeux étaient dorés, comme s'ils irradiaient leur propre lumière. Sa bouche était grande et charnue, mais sans dents. Son nez, très aquilin. Elle arborait un grand sourire. Et elle n'arrêtait pas de parler – des murmures, sans élever la voix, en regardant le feu.

Un moment plus tard, elle s'est levée et s'est dirigée vers son canot, d'où elle a sorti un paquet enveloppé, qu'elle a rapporté vers moi, et qu'elle m'a donné. Ne sachant pas comment la remercier, j'ai incliné trois fois la tête. Elle m'a fait signe de l'ouvrir. L'objet était enroulé dans une peau de chevreuil, bien tannée et fumée, attachée par une corde d'asclépiade. Il y avait ensuite plusieurs couches minces d'écorce de bouleau et, enfin, plusieurs rouleaux, également en bouleau, mais plus épais. Je ne comprenais pas ce que c'était. Des rouleaux d'écorce de bouleau ?

J'étais fasciné, incrédule, et les contempiais fixement, essayant de deviner ce qu'ils pouvaient être. Lorsque j'ai

levé les yeux vers la femme, elle n'était plus là, ni même son canot. Cette fois-ci, effrayé, luttant contre mes nerfs à vif, j'ai attisé à nouveau le feu et j'ai essayé de dormir, ce que je n'ai réussi à faire que plus tard, avec grande difficulté. Lorsque je me suis réveillé et que j'ai rouvert les yeux, la première chose que j'ai vue a été les rouleaux de bouleau, placés exactement là où je les avais laissés dans mon rêve. Cela m'a bouleversé. Par tous les diables, que signifiait tout cela ?

Le rouleau avait à peu près l'épaisseur du cou d'un chevreuil et la longueur d'un genou jusqu'au pied. La curiosité me dévorait. Quelque chose était-il caché au centre du rouleau ? Mais non, car en l'examinant par les ouvertures, j'ai remarqué que les écorces s'enroulaient sur elles-mêmes, presque jusqu'au centre. J'étais sur le point de tremper le rouleau dans l'eau pour le ramollir, afin de pouvoir l'ouvrir, lorsque je me suis retenu. Et si, en le mouillant, j'allais abîmer quelque chose à l'intérieur ? J'ai alors décidé de raviver le feu et j'ai commencé à chauffer le rouleau, prudemment, en le remuant continuellement. La croûte extérieure était épaisse et dure, il fallait donc être patient et travailler avec soin. Les rebords de l'écorce étaient renforcés avec de la racine d'épinette, très bien cousue. Or la première chose que j'ai discernée ressemblait à des gribouillis. Ils étaient réalisés selon la technique du mouillage et de l'estampage. Bien que je n'y comprenne rien, les motifs m'ont paru très beaux. Une fois déplié, le rouleau devait mesurer à peu près ma hauteur. Les morceaux d'écorce, cinq au total, étaient entrelacés de la même façon que les rebords.

Comme il était agaçant de voir que le rouleau avait tendance à s'enrouler sur lui-même, je me suis servi de pierres et l'ai étalé sur le sable. Ce qui m'a permis de l'examiner à loisir. En réalité, rien à voir avec des gribouillis, c'était bien plutôt une splendeur. Parfaitement réalisée, comme si elle suivait un motif. Je me suis extasié devant les détails. J'ai reconnu des arbres, des plantes et leurs parties. Des ours, des orignaux et des chevreuils. Des pièges, des pointes de flèches et des lances. Mais le choc est apparu lorsque j'ai reconnu une sorte de wigwam fabriqué avec les mêmes matériaux que ceux de mon rêve. Je suis resté stupéfait. Je ne savais pas quoi en penser. Je ne trouvais pas la réponse à ma question. Alors, j'ai commencé à l'enrouler, avec un grand respect. Je l'ai enveloppé dans sa peau, puis je l'ai attaché. Je l'ai déposé sur une pierre que j'utilisais pour m'asseoir. Ensuite, j'ai repris ma tâche avec les truites.

Le soleil commençait à se lever. J'ai amarré le tout solidement au canot et je suis descendu dans l'eau, qui était calme et tranquille. Il y avait une heure à peine que je pagayais, lorsque des nuages turbulents se sont approchés, poussés par un vent fort et soutenu qui provenait de côté, et qui me projetait vers le rivage que je ne désirais pas atteindre. Comme je ne suis pas idiot, je me suis laissé dériver au lieu de vouloir combattre un vent qui croissait en férocité, soulevant déjà les vagues. Ensuite, ce qui est tombé n'était pas de la pluie, mais une trombe. Clameurs du ciel et de l'eau ! Alors, j'ai senti le poids du canot. L'eau y pénétrait, je sentais déjà mes mocassins tout trempés. Oh, les truites ! Et le rouleau !

Je coule à pic. Je veux sauver le rouleau mais je n'arrive déjà plus à l'atteindre. Le canot est submergé, il disparaît, et moi je me reste là à flotter, je me laisse emporter. L'eau est glaciale et j'ai les dents qui claquent. Je continue de remuer les bras et les jambes. J'avale de l'eau malgré moi. Claquement de dents. Et voici la brusque tempête dans toute sa splendeur. Mais je continue d'avancer. J'aperçois le rivage, à environ un demi-kilomètre. Il faut que je me calme et que j'oublie les truites et le rouleau. Oublier la tempête, le froid et la fatigue. Tant pis pour tout, moi, je dois survivre ! Calme-toi, calme-toi. J'ai continué ainsi jusqu'à toucher le fond, ce qui a été un choc émotionnel. J'étais sauvé. Le rivage était rocailleux, peu accueillant, mais c'était ma porte vers la vie, mon berceau, mes retrouvailles. Voici deux fois déjà que je suis né !

Il se trouve que j'ai raconté mon histoire autant de fois que j'ai pu, mais personne ne m'a pris au sérieux. Beaucoup de gens ont ri. C'est pour cela que je suis ici, maintenant, à l'endroit des rêves, en train de faire ce dont j'ai rêvé. J'ai ramassé des troncs, des branches, des pierres, des résines, des écorces, des racines. Déjà, j'ai organisé la sauvegarde de mes matériaux. Je suis prêt. Vous verrez. Mon rire vaincra. C'est pour cela que je suis ici, à l'endroit des rêves.